



Opéra - Paris
Le Timbre d'argent



Lyrique, romantique, fantastique

Joël TINAZZI



Publié le 10 juin 2017

Exhumé par l'Opéra comique, « Le Timbre d'argent », opéra oublié de Camille Saint-Saëns, est mis en scène avec grâce et légèreté par Guillaume Vincent. Un spectacle très réussi qui mêle musique, théâtre, vidéo et magie avec bonheur.

Bonne pioche à l'Opéra comique. Poursuivant son travail de fouilles quasi-archéologiques dans le répertoire lyrique français du XIXème siècle, le théâtre, tout rutilant après travaux de rénovation, présente « Le Timbre d'argent », drame lyrique en quatre actes de Camille Saint-Saëns. Coproduite avec le Palazzetto Bru Zane, Centre de musique romantique française de Venise, l'œuvre, créée en 1877, est le premier des douze opéras du compositeur dont seul le « Samson et Dalila », qui le suivit de près la même année, est encore joué.

Avec les changements de décors à vue, les scènes de genre, les métamorphoses des personnages, les interventions du cœur, le mélange de la danse et du chant ... l'opéra est une vraie gageure scénique que Saint-Saëns qualifiait lui-même de « cauchemar ». Il fut d'ailleurs accueilli froidement à la création et le compositeur le remit sur le métier pendant plus de trente ans jusqu'à sa dernière reprise à la Monnaie de Bruxelles en 1914. Et depuis plus rien, pas même un enregistrement.

Pourtant, une fois n'est pas coutume dans ce répertoire du XIXème, le livret est aussi attachant que crédible, mêlant le lyrique au fantastique. Il est signé Jules Barbier et Michel Carré, spécialistes de la veine fantastique, auteurs entre autres du « Faust » de Gounod. Ceux-ci ajoutent au mythe du personnage qui vend son âme au diable celui de Pygmalion : le créateur qui tombe amoureux de sa création. Le héros, Conrad, est un peintre famélique qui aime la belle vie et les belles femmes et qui, malade, en proie à une fièvre délirante, tombe sous l'emprise de son médecin Spiridion. Lequel lui fait confondre rêve et réalité en lui offrant un talisman aux pouvoirs extraordinaires, un timbre d'argent (sorte de sonnette employée pour appeler les domestiques).

Chaque fois que Conrad actionne le timbre, son désir (de richesse et de sensualité) est comblé. Mais - car il y a bien sûr un mais - cela cause la mort d'un des ses proches. Follement amoureux d'une danseuse ensorceleuse et vénale, Fiammetta, qu'il a peinte en Circé, Conrad cède par trois fois au sortilège. Et chaque fois s'en repent amèrement. Evidemment le happy-end est à la clé et au finale Conrad s'éveille content (le spectateur aussi) de ce mauvais rêve pour retrouver sa promise, Héléne, et la vie modeste et laborieuse à laquelle il avait rêvé d'échapper.



Noël TINAZZI

Paris

[Contact](#)

OÙ ?

Paris

Du 09/06/2017 au 19/06/2017

Opéra Comique

Place Boieldieu 75002 Paris

Téléphone : 08 25 01 01 23.

[Site du théâtre](#)

[Réserver](#)

A PROPOS...

Le Timbre d'argent

de Camille Saint-Saëns

Opéra

Mise en scène : Guillaume Vincent

Avec : Raphaëlle Delaunay, Héléne

Guilmette, Jodie Devos, Tassis

Christoyannis, Edgaras Montvidas, Yu

Shao

Direction musicale : François-Xavier

Roth

Décors : James Brandily

Création vidéo : Baptiste Klein

Costumes : Fanny Brouste

Lumières : Kelig Le Bars

Chorégraphie : Herman Diephuis

Magicien : Benoît Dattez

Durée : 3h

Photo : © Pierre Grosbois

Pour cet opéra plein de magie et d'illusions, on ne pouvait rêver meilleur metteur en scène que Guillaume Vincent dont on vient d'admirer « Songes et métamorphoses » aux Ateliers Berthier (voir ruedutheatre.eu du 27/04/2017). Sans chercher à actualiser ni à intellectualiser une œuvre qui ne le demande pas, il compose de très jolis tableaux scéniques tout de grâce et de légèreté, associant avec tact la vidéo. Particulièrement réussi, le personnage de Spiridion, incarnation séduisante autant qu'inquiétante de Méphisto (le baryton grec Tassis Christoyannis qui se prête volontiers au jeu). Confronté à un aléa inattendu depuis le lancement de la production, le metteur en scène a pris l'heureuse décision de maintenir la soprano Hélène Guilmette dans le rôle d'Hélène, enceinte de sept mois, ce qui confère un enjeu plus dramatique encore aux incartades (même rêvées) de Conrad.

Souvent dans ce genre grand opéra à la française, les ballets, passages obligés, sont de véritables pensums. Ce n'est pas la cas ici par la grâce de Raphaëlle Delaunay, danseuse de haut vol (ancienne de l'Opéra de Paris, de Pina Bausch, de Jiri Kylian...) et véritable bombe sexuelle, irrésistible pas seulement pour Conrad !

Si elle n'est pas inoubliable, la musique de Saint-Saëns comporte de très jolies pages avec une partition présentant une grande variété de formes. L'orchestre y tient une place principale avec un rôle d'évocation (scènes dansées), de narrateur (les parties chorales), dramaturgique et même expressif (les airs du pauvre Conrad, ténor romantique par excellence, torturé par la tentation).

Si le démarrage est un peu laborieux, le spectacle décolle dans la deuxième partie pour atteindre des sommets. Le chef, François-Xavier Roth à la tête de son orchestre Les Siècles, qui joue sur les instruments historiques appropriés, maintient cohésion et tension dans un ensemble aussi disparate. Pour sa part, le ténor lituanien Edgaras Montvidas, constamment sur la sellette, incarne Conrad avec beaucoup d'élégance scénique et vocale.

Partager | 

[Tweeter](#)

 [Imprimer](#)

RECOMMANDATIONS

[laisser un commentaire](#)

RECOMMANDATIONS

